

Taylor Swift et Moi

Et de temps en temps, je devais m'adapter au marché du travail. Depuis des années, je tente tant bien que mal de garder le contact avec les innovations. J'aurais dû y penser avant. Je serais probablement encore en poste à la CAF à l'heure actuelle. 58 ans, aucun diplôme valable aujourd'hui, et une entreprise pour seule expérience d'une vie. Ça fait maigre. Je suis passé à côté de l'IA, du Cloud, de la mécanisation des tâches. Mais l'année dernière, lorsqu'ils ont annoncé qu'un moyen avait été établi de louer des célébrités sous forme de projections holographiques (« ultra réalistes »), j'ai décidé que je ne laisserais pas ma chance passer. Dans la minute où j'ai vu la publicité s'afficher sur mon écran, j'ai composé le numéro. Un job bien payé, drôle, et, pensais-je, temporaire. Juste le temps de me retourner. Une semaine plus tard, je me produisais sur la scène d'un centre commercial. J'étais Taylor Swift. L'entreprise m'avait enfermé dans une pièce vide sous la scène. Je portais un casque VR, une combinaison verte ultramoulante, et je devais me déplacer comme le ferait la pop star. Pour cela, j'ai eu quelques jours pour non seulement apprendre les paroles de ses chansons par cœur (il s'agissait que Taylor chante, aussi), mais de m'imprégner de tous ces gestes, de la façon dont elle se déplace

sur une scène. C'est assez simple, je devais me fondre en elle. Ne plus exister totalement, le temps du show. Peu à peu, j'y ai pris goût, si bien que lorsque l'entreprise m'a proposé de devenir Freddy Mercury, j'ai refusé. Très vite, j'ai compris ce qui était en train de se passer. Je m'étais attaché à mon premier rôle. Je commençais à ressentir quelque chose pour celle que l'on surnomme parfois Taytay. Je voulais, soyons concis, être le grand spécialiste de Taylor Swift. Et pour faire les choses bien, il ne faut pas se disperser. Je n'avais pas de lien avec la chanteuse. Je n'écoutais pas sa musique, je voyais vaguement à quoi elle pouvait ressembler. Mais ma fille était l'une de ses plus grandes fans (disait-elle). Est-ce pour cela que j'ai décidé de devenir son idole ? Ça n'est pas impossible. Je ne vois plus ma fille que de façon sporadique. Chacun sa vie, chacun sa ville, et les vaches sont bien gardées, pour elle. Est-ce que j'imaginais pouvoir la récupérer ? Qu'elle se rapproche de moi après avoir su que son père connaissait tout de Taytay ? Ça n'est pas impossible, oui. Le fait est que ce travail me rémunérerait grassement, et que j'avais l'impression d'apprendre quelque chose. Il faut dire qu'à raison d'une chanson par jour, ma maîtrise de la discographie de la chanteuse commençait à devenir digne de celle des plus grands fans. Je savais désormais que "All too well" figurait parmi les titres préférés de sa fan-

base, je m'étais extasié devant le gâteau ensanglanté du clip de Blank Space, je dénigrais Kanye West (que je ne connaissais pas jusqu'alors, mais il avait visiblement fait l'erreur de critiquer Taylor Swift). Plus qu'un swiftie, j'avais l'impression de devenir l'artiste sur laquelle le monde n'a pas prise. Dans la rue, il me semblait, en me regardant dans certaines vitrines, que nos traits pouvaient se confondre, à bien y regarder. J'ai commencé à laisser pousser ce qui me restait de cheveux. J'ai pris des cours de chant. J'ai glissé vers la passion. Dès lors, je n'ai pas arrêté d'envoyer des mails à mon entreprise, afin de proposer des shows. Taylor Swift avait, en ce moment et depuis quelques années, une popularité sur laquelle je comptais bien surfer. Faire intervenir la chanteuse était relativement simple. Grâce à une vraie force de proposition, je parvenais à travailler plusieurs fois par semaine. Au bout de quelques mois, j'ai commencé à me demander si, au fond, je n'étais pas fait pour être elle. Et puis il y a eu ce jour où ma fille s'est mariée. Un homme quelconque était à son bras, et ça n'était pas moi. Devant l'autel, le couple qu'elle formait avec cette espèce de grande asperge m'avait semblé être une certaine image du cauchemar. De façon concrète, ma fille m'échappait encore plus, elle me filait entre les doigts pour la vie. Elle disparaissait. La cérémonie s'est déroulée de façon classique, jusqu'au clou du spectacle. Ce clou, c'était moi. J'avais demandé à mon entreprise de performer pour l'occasion. En somme, je m'étais moi-même commandé mes services. Je m'étais moi-même payé. Tout ça pour rendre le

moment le plus mémorable pour elle. Son idole allait débarquer sur la petite scène de bois. La surprise serait totale. Elle ne s'en remettrait pas. Silence. La musique de *Shake it off* commence à résonner dans la salle. Ma fille se retourne, je la vois depuis les coulisses, elle est interloquée. Elle ne s'y attend pas. Elle sourit. Soudain, l'hologramme de la chanteuse apparaît. Derrière le rideau, je danse comme si je n'avais jamais dansé de ma vie sur cette chanson. Je me donne, je sue à grosses gouttes en quelques secondes. J'observe le public dans l'écran de retour. Ma fille me regarde comme si elle venait de découvrir un vaccin. Elle regarde son père comme si elle attendait quelque chose de lui. Comme si elle l'aimait, oui. À partir de cet instant, le show s'est transformé, pour Taylor Swift et moi, en démonstration d'amour. Il n'y avait plus de star qui comptait. Il y avait juste elle, et moi.

Palme d'or

Certaines personnes pensent que le cinéma pourrait sauver le monde. Ce sont, bien sûr, des abrutis. Il suffit de constater l'ambiance de la cérémonie d'ouverture cannoise pour le constater. Sur le tapis rouge, Jafar Panahi et Hasfia Herzi ne sont pas les noms les plus cités. Il faut d'abord compter sur Loewe et Dior. Qui sera le plus élégant. Le plus brillant. Le plus coûteux.

« Qui qu'a la plus grosse ». C'est en tout cas ce que se dit Cyril Chantraine, qui a, dit-on, l'honneur, cette année, d'être le Président du jury. À ses côtés, l'actrice indienne Ananya Kapoor, accessoirement égérie Chanel, le suédois Lars Ekeblad, réalisateur éco-futuriste sponsorisé par Tesla, Quitterie Rodriguez, dont la popularité tient dans la déclinaison en six langues du film muet diffusé sur Netflix, *Lame de fond*. Citons également Seynabou Sarr, prix Goncourt 2023 pour *Le sel des vivants*, ou encore Sylvain Pourchet, critique acerbe du *Figaro* qui n'aime rien, à l'exception du genre horrifique. Un jury bancal, désintéressé, mais qui a le mérite d'être paritaire. C'est peut-être d'ailleurs la seule bonne nouvelle de cet événement, se dit Cyril Chantraine, actuellement aveuglé par le crépitement des

appareils photos. Il ne parvient plus à voir le Palais des Festivals qui n'est pourtant qu'à quelques mètres de lui. En haut des marches, il distingue la Présidente ainsi que le délégué général qui l'attendent, prêts à l'accolade de circonstances. Une accolade menée de front comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des années. Mieux : comme s'ils se connaissaient. Car au fond, ces personnes, Cyril Chantraine a plus souvent entendu leurs noms que vu leurs visages de près. Télescopé en coulisses, il doit apparaître sur la scène d'une minute à l'autre. En star internationale, fort de ses nombreux rôles d'envergure et de sa capacité à renouveler les genres sans trahir son ADN premier. En bref, un acteur qui s'éloigne perpétuellement de lui-même sans se perdre, et c'est à ça qu'on reconnaît les plus grands. C'est, de façon résumée, la bouillie que s'apprête à reformuler Corinne Miaille, la maîtresse de cérémonie de cette édition, que Cyril Chantraine ne connaît pas plus que ça, mais avec laquelle il va s'efforcer d'être le plus chaleureux possible. Il n'a aucun mal à dire qu'il a accepté ce rôle pour l'argent. Vivement que tout cela se termine. Pour juger le premier film, la palanquée de stars se rejoint au sein d'une salle de projection privée. À l'exception de Seynabou Sarr, dont il a lu le dernier livre, Cyril ne connaît personne. Face à eux, un écran, sur lequel est projeté *Ventre de la Grecque* Danaë Papadaki. Lors de la projection, le silence qui règne impose une forme de respect à l'œuvre présentée devant eux. C'est ce que Cyril Chantraine perçoit. Alors, il ne bouge pas, il se tait, et il tente de ne pas somnoler, ne pas montrer qu'il n'en a rien à foutre. Non, disons plutôt qu'il

aimerait foutre autre chose. Ça n'est qu'à la fin de la séance qu'il comprend que tout le monde s'est endormi. Au sortir de la salle, la conversation ne bat pas son plein : — Qu'est-ce que vous en avez pensé ? — C'est un bon film. Et vous ? — Je n'ai pas détesté. Plusieurs jours durant, les films se succèdent, et des réactions similaires se font entendre. Peu à peu, la fin du festival approche, et Cyril Chantraine commence à se demander si le palmarès de cette année n'est voué qu'à être une succession d'œuvres chiantes ou passables, à propos desquelles personne n'a rien à dire. Une façon collective de passer à côté, ou plutôt, de toucher du doigt le néant. Et pourtant, de Cannes à Paris, tout le monde en parle. On organise une conférence de presse pour chaque film, au cours desquels les journalistes posent des questions sans intérêt, on en débat sur les radios du service public, on relaie des photos par centaines, on catapulte des adjectifs sans véritable fond, on dit d'un film qu'il est sensoriel, d'un autre qu'il est brut, du suivant qu'il est audacieux. Définitivement, cette année est particulière. C'est comme si tout le monde semblait d'accord pour garder le secret quant à la chianlie de la sélection. Cyril Chantraine, de son côté, n'espérait pas beaucoup de ce rôle de Président du jury. Toutefois, il s'était malgré lui imprégné des discours de celles et ceux qui l'ont précédé. Il s'attendait à être bouleversé, retourné, au moins charmé, pourquoi pas dégoûté. Mais rien. Rien que du vent qui ne lui inspirait rien, rien, à part de fermer les yeux, et d'attendre que ça passe. Un soir, devant le miroir de sa spacieuse chambre d'hôtel, il se regarde. Il ne voit aucun esthète. Juste le costume de celui qui a le choix

de penser. La cérémonie de clôture approche, et avec elle, le palmarès de cette édition. Un palmarès qui, à l'heure où Cyril Chantraine se regarde, n'a de contour que celui que les gens veulent bien lui en donner. Il sort de son sac la liste des films en compétition. *À dos d'homme*, *Les Ouvertures*, *Géographie des apparences*, *Nous sommes les femmes du vent*, *Tout est à côté*, *La Décoration du monde*, *Onze ruptures*. Il se creuse la tête, cherche celui qui a pu lui faire hocher la tête, lever un sourcil, ne pas s'endormir. Mais aucun ne mérite qu'on lui fabrique de l'importance. Le lendemain, comme si un vent de soulagement collectif se levait derrière lui, Cyril Chantraine quitte la scène du Palais des Festivals comme une rockstar. Lui et son jury ont décidé ce que tout le monde pensait en secret. Cette année serait particulière. Il y aurait un geste que la presse qualifiera de « radical ». Le palmarès serait radical, puisque le palmarès n'existera pas. En guise de discours, une simple phrase, lapidaire, collective, que Cyril Chantraine poncera comme on se débarrasse : « Cette année, nous nous sommes mis d'accord pour affirmer que nous n'avons pas su reconnaître le cinéma. Il était peut-être ailleurs. Il n'y aura pas de Palme d'or pour cette édition. Le silence est peut-être le prix le plus juste. Je crois qu'il faut avoir le courage du vide. Bonne soirée. Et bonne fin de festival. »